

Jusque vers

juillet 1925

20

CHRONIQUE THÉÂTRALE

LE "SAÛL" D'ANDRÉ GIDE AU VIEUX-COLOMBIER.

La « Critique parisienne » fit au « Saül » d'André Gide un accueil sévère et décontenancé. Réjouissons-nous : sans Philistins, point de David. Et soyons heureux de voir la compagnie du Vieux-Colombier retrouver auprès du public quelque chose d'une impopularité toujours salutaire. Jacques Copeau et ses fidèles ont vécu cet hiver sur d'anciens succès; leur découverte d'un Marivaux russe et celle d'un vaudevilliste français parurent d'une utilité contestable. Oublions ces déceptions, puisqu'un effort méritoire rachète, à la veille de la clôture annuelle, certaines erreurs d'optique ou de stratégie.

Un bon théâtre doit se résigner, de nos jours, à n'être qu'un théâtre d'exception. Il faut qu'il impose à l'attention d'une élite les quelques œuvres qui sauveront, aux regards de l'avenir, l'honneur de notre temps. S'il reprend des classiques, que ce ne soit pas dans un but de concurrence ou même d'émulation, mais simplement pour redonner la vie à des chefs-d'œuvre, ailleurs considérés comme antiquités trop respectables. A quoi peut vouloir tendre le Vieux-Colombier, sinon à remonter la pente? Je ne crois pas que l'on glisse pour mieux escalader.

L'interprétation de « Saül » est assez bonne; la mise en scène parfaite. La tragédie, malgré sa longueur, supporte victorieusement l'épreuve de la représentation. C'est au style noble du XVII^{me} siècle que fait songer l'architecture des tableaux; il n'est point jusqu'à la fréquence des alexandrins dans une prose si limpide qui ne concoure à fortifier l'impression. Une inquiétude « moderne » est toutefois au fond du drame, mais ceci même reste racinien, et, de cet harmonieux mélange, résulte la beauté française d'une œuvre aussi biblique qu'« Esther » ou « Athalie ». Parmi les scènes qui ne dateront jamais, signalons celles où se retrouvent, le plus naturellement amalgamés, les éléments de ce vrai classicisme : Saül épiant le dialogue de la reine et du berger, David revêtu par Jonathan des insignes du pouvoir, Saül écartant le grand-prêtre à l'arrivée du barbier, David se refusant à frapper son rival endormi.

Pourquoi fallut-il qu'André Gide donnât, sans trop le vouloir peut-être, à son œuvre la complexité d'un drame Shakespearien? J'aime assez l'espèce de prologue improvisé par les démons autour du trône royal; leur réapparition au dernier acte est vraiment moins heureuse. Elle enlève de son tragique à la folie du héros, sorte de roi Lear, à qui deux enfants restent fidèles, son fils et l'échanson. L'interrogatoire, par Saül et la pythonisse, de l'ombre de Samuel est un assez long intermède sans lequel s'expliquerait tout aussi bien le développement de la passion dans une âme que le Seigneur abandonne. Macbeth se débarrassait plus rapidement des trois sorciers. Mais je regretterais, par contre, que l'on voulût supprimer une autre scène accessoire, bien plus significative et originale : Saül égaré, cherchant au désert les ânesses que, jeune, il y perdit.

Considérons la tragédie comme elle est, sans coupures. Ecrite depuis vingt ans déjà, elle garde l'enfance des œuvres saines, aussi éloignée de l'archaïsme que de la mode. « Les quelques beautés qui, peut-être, s'y trouvent, écrivait l'auteur, c'est à la Bible que je les dois. » Entendez

« n'est pas sur l'imprévu des situations que se fonde l'intérêt. Mais à chaque phrase, l'imprévu d'un mot nous enchante. « Sa voix coule sur ma colère comme l'eau du ciel sur la poussière soulevée. » Imprévu de l'exactitude et de la vérité nue. C'est la seule perfection du langage, la seule logique des passions qui renouvelle la surprise. Art qui trouve dans la mesure, sa grandeur et sa vie.

Jacques Copeau le comprit et nous le fit comprendre. Au chant de paroles, Arthur Honegger ajouta parfois, discrètement, des arpèges de harpe. Toute la compagnie du Vieux-Colombier mit à défendre « Saül » une foi généreuse, inventive. Rendons notre confiance à ces comédiens intelligents.

PAUL FIERENS.